

RECENSIONES

A. KOVAČEC *Descrierea istroromânei actuale*, București, Editura Academiei R. S. România, 1971, 230 pp.

A l'heure actuelle il n'est plus besoin de mettre en relief l'importance et l'intérêt des études linguistiques en territoire istrien. Qu'il suffise d'énumérer tout simplement les idiomes qui y sont parlés: deux variétés slaves (dialectes croates et dialectes slovènes) et trois variétés romanes (dialecte italien du type vénétien [veneto], dialectes istroromans ou istriotes, et l'istroroumain). Une stratification linguistique plus que millénaire, des interférences en tous sens, ce sont là des faits bien connus et suffisamment éclairés par les chercheurs.

Le dialecte istroroumain (désormais: IROU) occupe certainement, quant au nombre des sujets parlants et aussi quant aux influences exercées, la dernière place parmi les composantes de la mosaïque linguistique istrienne, mais il ne le cède nullement aux autres en importance si on l'envisage sous l'angle de la méthodologie linguistique. Présent en Istrie depuis plus de cinq siècles et aujourd'hui réduit considérablement par rapport au passé (les sujets parlants ne sont plus qu'au nombre de 1500 environ), ce dialecte continue tout de même à vivre et a été, jusqu'à présent, objet d'étude pour plusieurs linguistes roumains et étrangers (S. Pușcariu, I. Maiorescu, L. Morariu, I. Popovici, G. Weigand etc.). L'intérêt, dans les phases précédentes des recherches, était concentré plutôt sur les variantes

méridionales de l'IROU, c'est-à-dire sur les parlers des villages situés au sud de l'Učka: Sušnjevica, Brdo, Kostrčan, Noselo, Zankovci, tandis que le parler du village de Žejane (Jeïän), au nord de l'Učka, est resté jusqu'à présent quelque peu périphérique. Ce parler est plus archaïque que les parlers méridionaux, donc plus important pour la reconstruction historique de l'IROU. L'archaïcité du parler de Žejane et sa position secondaire dans les recherches précédentes, voilà les deux raisons principales qui ont déterminé le linguiste yougoslave August Kovačec, romaniste, roumaniste et aujourd'hui sans aucun doute le meilleur spécialiste du dialecte IROU, à concentrer sa recherche sur le parler de Žejane (*op. cit.*, p. 11). Le livre dont nous présentons ici le compte-rendu est sa thèse de doctorat, soutenue le 27 février 1965 à l'Université de Zagreb et publiée, revue et complétée, par l'Académie Roumaine de Bucarest.

August Kovačec nous a déjà donné d'importantes contributions aux études istroroumaines. On songe surtout à son article «Observations sur les influences croates dans la grammaire istroroumaine» (*La Linguistique*, 1, 1968, pp. 79—115) et aussi à la série de travaux parus dans la revue *Studia Romanica et Anglica Zagabiensia* («Notes sur des formes de cas en istroroumain», num. 13—14; «Notes de lexicologie istroroumaine. Sur la disparation des mots anciens et leur remplacement par des mots croates», num. 15—16; «Quelques influences croates dans la morpho-

syntaxe istringoumaine», num. 21—22; «Certaines modifications grammaticales et sémantiques des 'quantitatifs' et 'qualitatifs' istringoumaines dues à l'influence croate», num. 23; enfin «La place de l'adjectif épithète en istringoumain», num. 29—32). Le présent ouvrage constitue donc une synthèse logique de ses recherches sur l'IROU, jusqu'à présent.

Les fondements théorico-méthodologiques sont déterminés d'une part par les positions bien connues de la linguistique contemporaine, donc par le courant structuraliste, d'autre part par le sujet lui-même, qui concerne surtout le dialectologie et le bilinguisme. Quant aux courants structuralistes, l'Auteur suit celui d'André Martinet (exposé surtout dans ses *Éléments de linguistique générale*) mais — s'il nous est permis de nous exprimer de cette manière — la "dose" de structuralisme (nous songeons surtout au côté formaliste de la linguistique moderne) n'est nulle part exagérée, ce qui facilite beaucoup la lecture de l'ouvrage sans pour cela — fait-il le dire? — compromettre d'aucune façon son niveau scientifique. Ceci reflète un peu le crédo personnel de l'Auteur qui constate — à juste titre — que la langue n'est pas seulement un système mais aussi une institution sociale, de telle sorte que, pour l'explication de certains faits, l'appel au système à lui seul ne suffit pas; il faut alors recourir aux facteurs sociaux et historiques (p. 21).

Pour ce qui est des contacts des langues et du bilinguisme, l'Auteur s'en tient à l'ouvrage classique de U. Weinreich, *Langues in Contact*.

L'objet du livre, nous l'avons dit, est la description complète du parler IROU du village de Zejane dans son état actuel, tandis que les données linguistiques des parlers méridionaux sont utilisées dans une mesure beaucoup moindre et seulement dans les cas où les faits s'éloignent de ceux du parler septentrional en

présentant des différences importantes. Bien que le thème principal de l'ouvrage soit la description synchronique, les explications diachroniques — du reste nécessaires et utiles — ne manquent pas (mais, cela va sans dire, elles n'entraînent aucun mélange des deux points de vue!). L'Auteur a mené l'enquête avec la collaboration de trente et un informateurs. Il s'est servi de la méthode du questionnaire, mais a recueilli aussi bon nombre de textes dans les parlers IROU.

La division de l'ouvrage est dans ses grandes lignes traditionnelle, ce qui s'accorde bien avec la position de structuralisme non exagéré adoptée par l'Auteur. Après la préface consacrée à l'exposition du but, des méthodes et des données sur les informateurs (partie très importante dans tout travail de ce genre), suivent l'introduction historique sur l'origine et les migrations des Istringoumaines (pp. 23—32), la partie consacrée à la phonétique et à la phonologie (pp. 33—80), la morphosyntaxe (les formes et les fonctions des mots, pp. 81—161), un bref aperçu des procédés de formation des mots (pp. 162—169), la syntaxe de la proposition (pp. 169—194) et enfin la partie consacrée au lexique (pp. 195—230). Malheureusement le livre ne contient pas d'index (de nom ou de matière), ce qui serait fort utile et augmenterait encore la valeur de l'ouvrage.

La partie phonétique et phonologique étudie, selon les principes déjà classiques du structuralisme européen fondé sur l'école de Prague, les voyelles accentuées et non accentuées, les consonnes et les groupes consonantiques (avec un riche et minutieux inventaire de ces derniers) et enfin l'accent. La partie morphosyntaxique, la plus vaste — comme on pouvait s'y attendre — examine toutes les catégories de mots traditionnelles, y compris celle des interjections. Une attention spéciale y est consacrée au substantif — vu la déclinaison et les

influences croates sur lesquelles on reviendra plus tard — et, naturellement, au verbe, comme dans tout idiome roman. La partie consacrée à la formation des mots est très courte, parce que les ressources formatives autochtones de l'IROU sont extrêmement pauvres. Cela est dû, d'une part, au cercle restreint des situations où on emploie l'IROU, d'autre part au bilinguisme car, au lieu de former des termes nouveaux, on préfère les emprunter au croate (p. 162). La partie sur la syntaxe de la proposition étudie les rapports entre les parties de la proposition (flexion, accord, juxtaposition), les propositions et les phrases. Enfin, l'étude du lexique, peut-être la partie la plus intéressante de l'ouvrage (car c'est ici qu'on voit le mieux les interférences roumano-croates et les influences profondes du croate sur l'IROU), est centrée tout entière sur la question de la conservation du fonds lexical primitif et sur la pénétration des mots et des expressions croates dans le lexique IROU.

Pour des raisons d'espace, nous bornons à relever dans le présent compte-rendu le côté le plus important de l'étude de l'IROU, c'est-à-dire l'examen des influences croates. Suivront quelques parallèles entre l'IROU et les dialectes istroromains, et aussi certaines remarques sur les parties qui se prêtent à discussion.

L'influence croate sur les parlers IROU est très forte, de longue durée et sensible à tous les niveaux du système. Elle s'explique par le bilinguisme roumano-croate, de longue durée lui aussi et général chez tous les Istroromains.

Sur le plan de la phonologie, le fait caractéristique principal est que le système phonologique tout entier de l'IROU est identique en général au système croate čakavien (p. 75). L'absence de la corrélation de palatalisation des consonnes (ou, comme dit l'Au-

teur, la corrélation de timbre), fait qui distingue l'IROU des autres dialectes roumains, est due elle aussi à la prononciation et à l'interprétation phonologique slave (croate) du roumain (pp. 78—79). L'IROU possède aussi le phonème /t'/ (ou/č/), typique du dialecte čakavien.

Le domaine morphosyntaxique, d'habitude le plus résistant à la pénétration des éléments étrangers, n'est de loin pas exempt, lui non plus, des influences croates. Certains phénomènes très intéressants témoignent de la force de l'influence croate sur l'IROU. Citons, entre autres, la création du genre neutre en -o (p. ex. *zlâto je yâbîro* = dacoroum. *aurul e galben* 'l'or est jaune'; pp. 85, 91, 98, 101 et suiv.), la formation des adjectifs de manière comme *ašâv 'tel'* (= le roum. *aşa* + le croate *takav*, p. 117), l'accent principal sur la particule *maî* dans le superlatif (*maî bur* 'le meilleur', qui s'oppose au comparatif *maî bûr* 'meilleur'), inséparable du superlatif croate qui porte l'accent sur le morphème *naj-* (*nâjbolji* 'le meilleur' etc.; p. 108), puis, et surtout, l'aspect verbal, sans aucun doute le point le plus important de l'influence croate sur la morphosyntaxe de l'IROU. Selon l'Auteur, l'IROU distingue trois aspects: perfectif — imperfectif — itératif (p. 123 et suiv.). Une opposition d'aspect n'existe pas — ou, du moins, n'est pas développée à tel point — dans les autres langues romanes, y compris le roumain littéraire lui-même. L'introduction et l'élaboration de la catégorie de l'aspect a quelques conséquences importantes pour le système verbal de l'IROU:

— elle détermine la création de deux nouvelles classes verbales, en *çi* et en -*ûi*, qui expriment l'aspect itératif et qui sont actuellement les seules classes verbales productives;

— pour l'aspect perfectif (terme marqué vis-à-vis de l'imperfectif) on ajoute des préfixes croates à des verbes roumains

(p. ex. *tórĉe* 'tordre' — *potórĉe* 'finir de tordre', aspect perfectif), ou bien on emploie tout simplement les verbes croates correspondants, adaptés au système morphématique roumain (*tórĉe* 'id.' — *spredi* 'id.' < croate (*i*)-*presti*, (*i*)-*spredem*). Comme l'observe justement l'Auteur, ces paires hybrides constituent une importante "brèche" par laquelle les croatismes entrent dans l'IROU.

Signalons ensuite la perte de l'imparfait dans le parler septentrional et sa rareté dans les parlers méridionaux. Le paradigme correspondant n'existe pas dans les dialectes croates čakaviens (p. 150), ce qui explique parfaitement sa disparition du parler de Žejane, tandis que sa conservation dans le sud pourrait être due à l'influence de l'italien, plus forte dans les parlers méridionaux que dans celui de Žejane.

Un cas très clair d'influence croate est aussi l'ordre réciproque des parties constitutives des paradigmes composés: normalement, si l'on emploie les substituts personnels, le verbe auxiliaire se place entre le substitut et le verbe principal (*ĭo voi cântă* 'je chanterai'), tandis que, si les substituts ne sont pas employés, le verbe auxiliaire suit le verbe principal (*cântă voi* 'id.': p. 147). On évite donc de commencer la phrase par le verbe auxiliaire, ce qui correspond au modèle serbo-croate (*ja ĉu pisati* mais *pisat ĉu*). Les mêmes principes valent aussi pour le parfait (*ĭo am cântăt* mais *cântăt am*; cf. le serbo-croate *ja sam pisao* mais *pisao sam*).

Enfin, l'ellipse du participe (dans un paradigme composé), possible dans une réponse, rappelle elle aussi le modèle croate: p. ex. *Āi tu strilit?* — *Ām*. 'Est-ce toi qui as tiré?' — 'Oui, c'est moi' (serbo-croate: *Jesi li ti pucao?* — *Jesam*).

Les éléments croates se trouvent aussi dans le domaine de la formation des mots (p. ex. le

suffixe *-iĉ*, au sud aussi *-it'*), dans la syntaxe (décalages de l'ordre des mots habituel dans la phrase romane, p. 174), mais le terrain principal reste naturellement le lexique. Les termes roumains anciens se conservent dans certaines sphères sémantiques (les parties du corps, les fonctions principales, les termes de parenté, les phénomènes naturels, les termes du pâturage, de l'élevage, de l'industrie laitière, occupations principales de la population istroroumaine dans le passé, etc.). Les mots croates pénètrent dans les parlers IROU grâce à plusieurs facteurs: l'abandon des occupations d'autrefois entraîne aussi la disparition de la terminologie, à quoi s'ajoutent le cercle réduit où l'on se sert de l'IROU, la polysémie, l'homonymie et aussi — *last but not least*, dirait-on — le contenu affectif des mots. D'autres facteurs importants sont le bilinguisme chez tous, l'attitude favorable des Istroroumains envers leur deuxième langue, le croate, l'absence d'une tradition littéraire et d'une langue écrite.

Toutefois, en dépit de toutes ces influences croates, "partea de bază a vocabularului istroromân ca și cea mai mare parte a materialului gramatical este de origine romanică, iar elementele slave, indiferent de numărul mare al lor, au, în multe cazuri, un caracter periferic" (p. 201). En effet, il n'est pas sans intérêt de constater que dans certains points du système pour forte qu'ait été l'influence croate IROU n'a pas cédé: p. ex., vis-à-vis du réfléchi (personnel et possessif) serbo-croate, identique pour toutes les personnes (*ja se perem*, *ti se pereš* etc.; *ja nosim svoju knjigu*, *ti nosiš svoju knjigu* etc.), le roumain, et même l'IROU, gardent les différences latines et romanes: roum. *eu mă spāl*, *tu te speli* etc.; *eu port cartea mea*, *tu porți cartea ta* etc.; IROU: *ĭo me spēlu*, *tu te speli* etc.; *ĭo pōrtu a mă knīga*, *tu porți a tă knīga* etc. Non seulement dans ce détail mais aussi

dans son ensemble, l'IROU reste un idiome roman.

On a annoncé plus haut quelques parallèles entre l'IROU et les dialectes istroromans de l'Istrie sud-occidentale (Rovinj, Vodnjan, Bale etc.). La réalisation des voyelles, p. ex., dépend de l'insistance, de l'affectivité et du degré de culture du sujet parlant, phénomène que nous avons pu constater nous aussi pour la vélarisation du phonème /a/ et pour l'ouverture du premier membre des diphtongues /ej/, /ou/ dans l'istroroman de Vodnjan. Le système vocalique IROU connaît une opposition /e/ ~ /ɛ/, mais non /o/ ~ /ɔ/, ce qui est identique aux conditions istroromanes de Vodnjan (p. ex. *mějo*, 'le mien', 'à moi' ~ *mějo* 'mieux' etc., vis-à-vis d'un seul phonème /o/). Dans la morphosyntaxe est intéressante, p. ex., la rareté du gérondif (p. 135), fait qui s'observe une fois de plus dans nos matériels istroromans. Enfin, la pauvreté de la formation des mots en IROU se retrouve elle aussi dans l'istroroman, pauvreté typique des idiomes réduits et en voie de disparition. En ce qui concerne le lexique, on trouve d'intéressants points communs, comme p. ex. les termes désignant le petit-lait dans les deux idiomes: *zer* dans l'IROU (cfr. aussi le dacorum. *zer* 'id.'), *zor* dans l'istroroman, vis-à-vis du latin *SERUM*. L'IROU et l'istroroman concordent dans l'initiale /z/ pour /s/ latin (ainsi que, d'autre part, l'istroroman s'accorde avec les langues ibéroromanes et le sarde dans la voyelle accentuée /o/ pour /ɛ/, cfr. REW 7870.2).

Qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment à discuter quelques points qui peut-être ne sont pas formulés de la meilleure manière ou avec une clarté suffisante. Hâtons-nous d'ajouter que ces points ne sont ni très nombreux ni très importants en regard de toute la valeur de l'ouvrage.

L'Auteur constate que les sons [ǎ] et [a] dans l'IROU ne peu-

vent pas être interprétés comme des variantes combinatoires, puisqu'ils ne sont pas automatiquement prévisibles mais dépendent du choix du sujet parlant; par conséquent, il faut les interpréter comme deux phonèmes (p. 40). Or, nous pensons que ces conditions ne suffisent pas à attribuer à deux sons le statut de phonèmes: ils peuvent être tout aussi bien des variantes facultatives. Pour qu'il s'agisse de deux phonèmes, il faut qu'il y ait opposition (cela se vérifie en effet, mais seulement dans la prononciation de quelques uns des sujets parlants).

A la page 44 on constate que l'oralité du phonème /p/ résulte des traits distinctifs sourd et occlusif. La formulation n'est pas tout à fait claire: la qualité de sourd exclut effectivement la nasalité, mais la qualité d'occlusif ne l'exclut pas, puisque les nasales sont des occlusives elles aussi (partiellement, au moins). L'oralité de /p/ (et des autres occlusives) n'est donc pas automatiquement de son occlusivité.

A la page 104, l'Auteur interprète le segment *-ure* des pluriels du type *locure* (= dacorum. *locuri* 'lieux') comme indicateur de pluriel, plutôt que de le diviser en un premier segment *-ur-*, qui serait alors incorporé au lexème (celui-ci aurait deux allomorphes, /lok/ et /lokur/), et en un deuxième segment, *-e*, indicateur du pluriel dans le cas qui nous occupe. Les deux interprétations sont également acceptables et le choix n'est pas facile, mais les preuves de l'Auteur en faveur de la première interprétation ne réussissent pas à nous convaincre. L'Auteur se décide pour l'analyse *loc-ure* (c'est-à-dire: lexème /lok/ + indicateur du pluriel /ure/) parce que la frontière entre le lexème et l'indicateur est toujours claire et parce que ce type de pluriel s'étend à une grande partie des substantifs masculins. Or, quant à la première preuve, qu'est-ce qui prouve exactement

que la frontière entre le lexème (/lok/) et l'indicateur du pluriel (/ure/) est toujours claire? Pour ce qui est de l'extension analogique, il n'est pas du tout impossible qu'un type d'alternance morphématique puisse se propager lui aussi. En d'autres termes, même si dans le paradigme *loc* — *locure* il fallait voir une alternance des allomorphes du lexème /lok/ et /lokur/ (avec les désinences resp. /Ø/ et /e/), ce ne serait pas un obstacle à l'extension analogique de ce type de pluriel; donc, ces faits ne suffisent pas à confirmer l'une ou l'autre des analyses possibles.

A la page 123 on lit que la forme du subjonctif du verbe *fi* 'être', *neca fi*e ('qu'il soit'), est remplacée de plus en plus par l'indicatif *neca je* et que ceci correspond à la situation en croate (*neka bude* — *neka je*). L'affirmation risque d'être mal interprétée: ce qui est parallèle dans les deux langues c'est uniquement la coexistence des deux formes, tandis que dans le croate la forme *neka bude* n'est pas remplacée de plus en plus par *neka je*, comme c'est le cas en IROU. Le rapport entre les deux formes croates n'est pas identique au rapport entre les formes IROU.

Immédiatement après, à la page 124, l'Auteur énumère les trois aspects que nous avons cités plus haut: imperfectif, perfectif, itératif. Or, nous nous rangeons plutôt du côté de ceux qui ne distinguent que deux aspects, au sens strict du terme, c'est-à-dire l'aspect *duratif* et l'aspect *momentané* (ou *ponctuel*, ou *perfectif* etc.). L'itératif, de même que l'inchoatif (ou *ingressif*) etc. sont des modes d'action (*Aktionsarten*).

Les présentations des conjonctions de coordination (pages 159—160) et des propositions coordonnées (pages 186—187) ne concordent pas tout à fait. Aux pages 159—160 l'Auteur distingue les conjonctions 1. copulatives, 2. adverbatives, 3. substitutives (et al-

ternatives), 4. conclusives; or, les conjonctions alternatives (*ali, ili* 'ou') devraient figurer comme un groupe spécial, ce qu'elles sont en effet. Aux pages 186—187 les propositions coordonnées se divisent en 1. copulatives, 2. adverbatives, 3. disjonctives ou alternatives, 4. conclusives; cette fois-ci ce sont donc les substitutives qui ne figurent pas comme un type spécial, mais se trouvent incluses (un exemple) dans les adverbatives, quoiqu'elles en soient différentes. En plus, les exemples cités à la page 187 contiennent les conjonctions alternatives *ne, ni*, alors que *ali, ili* ne sont pas mentionnés.

A la page 175, comme terme commun qui puisse embrasser à la fois l'affirmation et la négation, nous préférons quelque chose de plus précis que le terme un peu trop vague de *mode de présentation de l'énoncé* (*modul de prezentare al enunțului*), dont se sert l'Auteur. Il ne sera peut-être pas inutile de citer le terme italien *asseveramento*, employé par H. Weinrich («Per una linguistica della menzogna», *Lingua e stile*, anno I, num. 1, 1966, pp. 7—22, spécialement pp. 11—12), terme qui est certainement plus précis. En plus, il aurait été peut-être intéressant de traiter de *asseveramento* dans un chapitre propre, en y ajoutant aussi d'une part les renforcements et les renchérissements (surtout à cause de l'affectivité et du biliguisme), d'autre part les degrés intermédiaires ('peut-être', 'probablement', 'sûrement' etc.).

A la page 199, l'Auteur constate que, des termes roumains anciens pour les jours de la semaine, ne se sont conservés dans les parles méridionaux que les noms pour 'dimanche' (*dumîreke*) et 'samedi' (*sâmbot*), tandis qu'à Žejane s'y ajoutent aussi les noms pour 'lundi' (*lur*) et pour 'vendredi' (*vîrer*). La conservation de *vîrer* est expliquée très justement par l'importance de ce jour dans la religion chrétienne et dans les superstitions populaires,

tandis que pour *lur* l'Auteur dit qu'il est probablement resté partiellement motivé parce qu'il pouvait être mis en contact avec le nom *lura* 'lune'. Ceci ne nous semble pas probable: à l'époque où commence la pénétration des noms croates des jours de la semaine dans l'IROU, le souvenir du contact étymologique entre *lur* 'lundi' et *lura* 'lune' a disparu depuis longtemps (de même que pour les termes respectifs dans les autres idiomes romans). La conservation de *lur* sera due à d'autres facteurs, car la motivation par contact avec *lura* ne saurait plus être alors vivante dans la conscience linguistique.

Un autre détail, du même domaine: l'Auteur explique la substitution des noms des jours de la semaine croates aux noms roumains par le fait que ces dénominations appartiennent à la sphère de la terminologie religieuse et sociale, où l'influence croate était la plus forte (p. 199). S'il en est ainsi, comment se fait-il que pour le jour qui du point de vue religieux est le plus important de tous, le dimanche, se soit conservé le terme roumain, au nord et au sud?

Au terme de ce compte-rendu nous voudrions relever aussi la belle disposition typographique du livre et le nombre vraiment insignifiant de fautes d'imprimerie, compte tenu de la complexité du texte et des problèmes délicats posés. Voici parmi les fautes d'une certaine importance que nous avons rencontrées, quelques exemples:

- page 22, il faut lire *Darmesteter* au lieu de *Dermesteter*;
- page 24, il faut lire *Tamaro* au lieu de *Tanaro*;
- page 26, la forme correcte est *Visitor*, non *Visator*;

- page 92, au lieu de *yo* — *yo!* il faut lire *yo* — *yo!*;
- page 126, il faut remplacer la forme *slaję* par *slaję*;
- page 203, enfin, au lieu de *amisă* il faut lire *ănmisă*.

Somme toute, l'ouvrage qui porte le titre de *Descrierea istororomânei actuale* est un des travaux qui se signalent par la limpidité méthodologique et la compétence dans la matière et qui apportent une importante contribution à la linguistique romane et spécialement roumaine, au problème du bilinguisme et des langues en contact. C'est une des plus complètes présentations modernes d'un idiome roman, présentation qui pourra servir de modèle à des travaux analogues dans les autres domaines. Cet ouvrage a une importance toute spéciale pour la linguistique yougoslave, avant tout parce que l'objet d'étude est un idiome parlé sur le territoire yougoslave, et aussi parce que dans la linguistique yougoslave de telles études ne sont pas encore nombreuses. Qu'il nous soit permis de terminer notre compte-rendu en formulant le vœu que l'Auteur veuille bien nous donner aussi une chrestomathie de textes istroroumains moderne et complète ainsi que — telle la couronne de son oeuvre — l'histoire du dialecte istroroumain et des Istroroumains, cette partie exigüe mais pleine d'intérêt de la Romania. Cette triade constituera une contribution de grand prix à la description d'un idiome roman; ce sera une pierre à monter dans le grand édifice final: l'Histoire de la Romania — HISTORIA ROMANIAE.

P. Tekavčić

HORST RAABE (Hrsg.), *Trends in kontrastiver Linguistik*, Band I: *Interimsprache und kontrastiver Analyse. Das Zagreber Projekt zur angewandten kontrastiven Linguistik* («Forschungsberichte des Instituts für Deutsche Sprache», Band 16, Herausgegeben von Ulrich Engel und Irmgard Vogel). Mannheim, 1974.

Issue de la nécessité de rendre plus efficace l'enseignement des langues étrangères, la linguistique contrastive a connu un développement très dynamique surtout depuis dix ans et elle occupe aujourd'hui une place importante au sein des recherches linguistiques. Bien que les premières ébauches de cette «discipline» remontent à l'après-guerre, la délimitation de son domaine ainsi que, dans une moindre mesure, la définition de ses méthodes vont de pair avec l'organisation de la recherche contrastive dans le cadre des grands projets. Les premiers résultats importants de l'analyse contrastive se retrouvent, à partir de 1962, dans les *Contrastive Structure Series (CSS)* du *Center for Applied Linguistics* à Washington dirigées par Ch. A. Ferguson. Bientôt après, dans plusieurs pays d'Europe, on voit naître des projets de linguistique contrastive, comme par exemple le *Projekt für angewandte kontrastive Sprachwissenschaft (PAKS)* en Allemagne Fédérale (dirigé par G. Nickel), le *Yugoslav Serbo-Croat-English Contrastive Project* de l'*Institut de Linguistique de la Faculté des Lettres de Zagreb* (dirigé par Rudolf Filipović), et ensuite le projet contrastif polonais-anglais de Poznań, hongrois-anglais de Budapest, roumain-anglais de Bucarest etc. On peut se rendre compte que ces dernières années, ce sont surtout les pays à langues nationales peu diffusées qui font preuve d'un vif intérêt pour les études contrastives. Cette seconde étape, dans le cadre des projets européens, est marquée par des attitudes précises: on prête une attention par-

ticulière à l'élaboration d'une méthode de recherche contrastive, on tend à définir le domaine de cette recherche et on cherche à en prévoir toutes les applications. Bien que nous ne soyons pas encore en mesure de parler de conception d'ensemble de l'analyse contrastive plus ou moins élaborée et «définitive», ni de méthodes qui lui soient propres, et généralement admises, la valeur des résultats obtenus jusqu'à présent, tant au point de vue purement théorique qu'au point de vue de l'application pratique, mérite toute l'attention. C'est pourquoi la série linguistique allemande bien connue (*Forschungsberichte IDS*) s'est proposé de mettre à la disposition de ses lecteurs la présentation — en deux volumes — des résultats théoriques et pratiques des études contrastives en Europe. Le deuxième tome présentera les recherches contrastives en Pologne, en Hongrie et en Roumanie, tandis que le premier tome, objet de notre compte-rendu, est consacré entièrement aux travaux du *Yugoslav Serbo-Croat — English Contrastive Project*. Ceux-ci sont le résultat d'une collaboration (commencée en 1968) entre l'*Institut za lingvistiku Filozofskoga fakulteta* de Zagreb et le *Center for Applied Linguistics* de Washington. On admet généralement qu'il s'agit ici non seulement d'une «grande et ambitieuse entreprise» mais aussi d'un des projets les mieux préparés et les mieux organisés qui réunit un nombre considérable de spécialistes et dont les acquisitions se placent très haut dans l'ensemble de la linguistique contrastive. Le *Projet de Zagreb*, nous dit l'éditeur, représente la première analyse contrastive dans laquelle se laisse percevoir une conception théorique et méthodologique d'ensemble, où l'on se serve systématiquement des procédés rigoureux d'analyse (le corpus anglais et sa traduction croate ont été préparés pour l'ordinateur) et où l'on tâche, en même temps, de mettre les

résultats à l'épreuve par l'application à l'enseignement des langues.

Les textes ont été choisis par l'éditeur dans trois séries de publications éditées par le Projet de Zagreb: A. *Reports* (7 fascicules de comptes-rendus et de rapports sur les recherches en cours), B. *Studies* (5 fascicules d'études concernant la théorie et la méthodologie), C. *Pedagogical Materials* (1 fascicule de travaux relatifs à l'application de l'analyse contrastive à l'enseignement des langues). Plus de la moitié des textes réunis dans ce volume est consacrée aux problèmes théoriques de la linguistique contrastive, et plus particulièrement à l'utilisation du corpus et aux méthodes d'analyse à suivre.

La complexité des problèmes soulevés, les divergences dans les conceptions, font accueillir avec faveur l'heureuse idée de l'éditeur, Horst Raabe, qui place son étude en tête de ce volume: *Interimsprache und kontrastive Linguistik* (pp. 1—50). Il se propose d'y examiner les problèmes les plus importants dans l'état actuel du développement de la linguistique contrastive. Dans le cadre d'une présentation chronologique, l'auteur met en évidence le fait que cette discipline devrait être conçue comme «comparaison (ou 'confrontation') synchrone des langues» et que cette «comparaison analytique» pourrait contribuer aussi à une meilleure compréhension des faits propres aux langues particulières. En rapport étroit avec cela, il se demande si la linguistique contrastive doit être considérée comme une discipline dont le but final est l'enseignement des langues ou bien comme une branche linguistique neutre par rapport à son application, et se suffisant à elle-même. Pour satisfaire à toutes les exigences théoriques, et aux nécessités pratiques de son application à l'enseignement des langues, la linguistique contrastive doit s'efforcer d'élaborer des «In-

terimsprachen», systèmes de notions relatives à l'objet d'une analyse contrastive (c'est-à-dire relatives aux points où les contrastes se manifestent). Ce n'est que grâce à la compréhension des «Interimsprachen» et de leurs implications que nous serons en mesure d'élaborer une théorie adéquate et cohérente de l'analyse contrastive. Après avoir examiné les relations entre l'analyse contrastive et les autres domaines de la linguistique ainsi que les différents niveaux de langue dans l'analyse contrastive, l'auteur énumère les exigences auxquelles doit répondre une «Interimsprache». Il termine son étude en concluant que c'est dans le projet de Zagreb que se reflètent le mieux les avantages (notamment l'obtention rapide des résultats), et les grandes possibilités de linguistique contrastive; tout cela, dans le cadre d'un seul projet, grâce à une conception d'ensemble mûrement élaborée, à l'utilisation systématique d'un corpus traduit, à des applications diverses des résultats, grâce, enfin, à une «reformulation» de l'analyse contrastive aux divers niveaux considérés. Tout est pris en considération, jusqu'à l'application pédagogique. Les résultats obtenus à Zagreb sont une bonne réponse aux critiques de l'analyse contrastive.

L'étude due au directeur du Projet, Rudolf Filipović (*The Use of a Corpus in Contrastive Studies*, pp. 51—66), part de la constatation qu'il n'y a pas, aujourd'hui, de méthode qui puisse être considérée comme appartenant en propre et exclusivement à la linguistique contrastive. La solution la plus efficace est de combiner la méthode du structuralisme traditionnel avec celle de la grammaire transformationnelle et générative. Le but final de l'analyse contrastive dans le cadre du Projet de Zagreb est de parvenir, sur le terrain de l'enseignement des langues, à l'application de ses acquisitions au développement

des moyens et à l'élaboration des méthodes d'enseignement. Un des problèmes les plus importants est celui de savoir sur quels matériaux linguistiques fonder l'analyse contrastive: matériaux tirés des textes, matériaux des grammaires et des descriptions de langue, matériaux linguistiques fournis par les informateurs etc.? Les expériences des autres projets montrent très nettement qu'en vue d'une analyse complexe et complète, il est commode de se servir d'un corpus spécialement préparé. C'est pourquoi le Projet de Zagreb base ses recherches, dès le début, sur un corpus assez étendu de l'anglais américain (*the Brown University «Standard Sample of Present-day Edited American English»*) qui, par la suite, a été traduit en croate et préparé pour un ordinateur. Faisant appel à différents domaines de la langue, l'auteur illustre les avantages du travail avec un corpus (surtout, par exemple, dans l'analyse sémantique et grammaticale du contexte, l'analyse de la distribution des éléments, l'analyse contrastive des éléments qui ne trouvent pas de correspondance formelle dans l'une des langues etc.). Quoique toute analyse complexe doive reposer sur un corpus, il est évident que même les corpus les plus étendus et les mieux élaborés peuvent ne pas attester certains phénomènes ou certaines variantes. C'est pourquoi le chercheur devra recourir aussi aux matériaux contenus dans les descriptions et dans les grammaires, aux données que peuvent lui fournir les informateurs etc.

Dans son article (*Generative and Taxonomic Procedures in Contrastive Analysis*, pp. 67—78), Vladimir Ivir analyse les caractéristiques essentielles de deux modèles de description — le modèle génératif et le modèle taxinomique — pour arriver à la conclusion que ces deux modèles de description ne s'excluent pas. Au contraire, dans la plupart des cas, ils se complètent. Ivir nous

préviend qu'il serait dangereux de rejeter l'approche taxinomique (analyse de la chaîne parlée et classement des éléments ainsi obtenus) de l'analyse contrastive, et que, même, toute approche générative suppose un certain recours à la taxinomie. L'auteur illustre ses assertions par une série d'exemples tirés de tous les niveaux de langue, pour passer ensuite à la présentation de l'importance que peut avoir, dans l'analyse contrastive, l'examen de l'usage linguistique. En conclusion, Ivir propose trois composantes pour une analyse contrastive: générative, taxinomique et celle qui se base sur l'observation de l'usage. Aucune des trois approches ne se suffit à elle-même, aucune ne peut être exclue sans conséquences pour l'analyse, et ce n'est que le «contrastive mix» qui amènera à de bons résultats.

Leonardo Spalatin (*Approach to Contrastive Analysis*, pp. 79—92) constate que les correspondances formelles peuvent se trouver aux mêmes niveaux et à l'intérieur des mêmes classes dans les langues considérées, mais que, très souvent, l'équivalence sémantique ne se trouve qu'à un niveau différent où dans une classe différente pour chacune des langues examinées. En d'autres termes, la correspondance formelle entre deux langues ne signifie pas nécessairement l'équivalence sémantique et fonctionnelle. C'est pourquoi la détermination des correspondances formelles ne suffira pas à l'analyse contrastive. Cela veut dire que la méthode descriptive et la méthode contrastive sont deux procédés différents, avec des buts différents, et que, par conséquent, une bonne description n'est pas nécessairement la garantie d'une bonne analyse contrastive. L'auteur conclut qu'une analyse contrastive doit avoir pour base la sémantique d'une part et l'équivalence de la traduction d'autre part: seul, en effet, le corpus traduit est en mesure de présenter toute la série de correspondances.

Si l'analyse contrastive est impossible lorsque manque l'équivalence, un tel obstacle se présente moins souvent sur le plan de la traduction; en effet, les cas où cette dernière fait défaut sont considérablement plus rares. Pour toutes ces raisons, l'approche à partir des correspondances formelles ne peut tenir compte des ressemblances sémantiques entre les éléments des langues différentes, et ces éléments ne se correspondent pas formellement les uns aux autres de façon prédéterminée. De plus, une analyse à partir des correspondances formelles ne prend pas en considération le côté statistique des éléments.

Dans ses *Remarks on Contrastive Analysis and Translation* (pp. 93—104) Vladimir Ivir arrive à des conclusions qui sont, dans une certaine mesure, en contradiction avec celles de Spalatin. Ivir considère que l'approche doit être strictement formelle, au sens où ce sont plutôt les unités de structure que les unités de signification qui serviront comme point de départ d'une analyse contrastive.

Une présentation critique de l'approche formelle et de l'approche qui se base sur l'équivalence de la traduction dans l'analyse contrastive sera reprise aussi par Jerry L. Liston (*Formal and Semantic Considerations in Contrastive Analysis*, pp. 105—127), qui estime que certains éléments des deux approches peuvent être acceptés comme valables et que d'autres, des deux côtés, doivent nécessairement être rejetés comme sans aucune valeur. Quant à l'approche utilisée par la linguistique contrastive, l'auteur recommande la souplesse. Il convient, aussi, d'éviter de restreindre à priori le contenu de la recherche elle-même.

Željko Bujas (*Derivation in Serbo-Croatian and English*, pp. 129—137) confirme en beaucoup de points les assertions théori-

ques de Spalatin. Dans ce travail qui se propose une «description contrastive», l'auteur attire l'attention sur les concordances et les divergences dans l'emploi des éléments qui, au point de vue strictement formel, se correspondent dans deux langues. Malgré un parallélisme considérable entre l'inventaire de base des éléments dérivatifs en anglais et en croate, on peut se rendre compte des divergences essentielles quant à leur emploi et à leur distribution.

Les trois travaux qui suivent (Ljiljana Mihailović, *On Differences in Pronominalization in English and Serbo-Croat*, pp. 139—149; Midhat Ridanović, *Exclamatory Sentences with Linking Verbs in English and Serbo-Croatian*, pp. 151—160; Wayles Browne, *On Conjoined Questions and Conjoined Relative Clauses in English and Serbo-Croatian*, pp. 161—177) se proposent la description contrastive dans différents domaines des deux langues.

Rudolf Filipović (*Testing the Results of Contrastive Analysis*, pp. 179—191) démontre que la linguistique contrastive apporte la preuve de sa double valeur, valeur générale linguistique (elle est en mesure de contribuer à une meilleure description des langues particulières) et valeur pédagogique (elle nous aide à mieux préparer et à mieux organiser les matériaux servant à l'enseignement des langues étrangères).

Le volume se termine par deux études (Stanka Kranjčević, *Errors in the Syntax of the Sentence in the Speech of Learners of English in the Serbo-Croatian-speaking Area*, pp. 193—214; Mirjana Vilke, *Teaching Problems in Presenting Relative Pronouns*, pp. 215—228) qui illustrent l'utilisation des données fournies par l'analyse contrastive à des fins pédagogiques.

Ce volume ne réunit qu'une petite partie des matériaux publiés à ce jour dans le cadre du

Projet de Zagreb. Les résultats présentés ici sont loin de représenter les travaux en cours et l'ensemble des acquisitions théoriques et pratiques qu'ils ont permis. Cependant, ce choix de textes peut servir comme une introduction aux problèmes théoriques et pratiques de l'analyse contrastive à quiconque veut pénétrer dans toute la complexité de cette discipline, grâce au fait que le projet de Zagreb embrasse toutes les étapes de l'analyse con-

trastive, depuis la préparation du corpus jusqu'à l'application de ses résultats. Il reste, évidemment, encore beaucoup de problèmes (tant d'ordre pratique que théorique) à résoudre, beaucoup de points vagues à préciser mais les résultats déjà acquis nous montrent que le chemin choisi mène à des connaissances linguistiques nouvelles.

A. Kovačec